

THÈSE DE
TOULOUSE.

1882
N^o. 12.

DES

ACCUSATIONS DES PAIENS

CONTRE LES CHRÉTIENS

PENDANT LES DEUX PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE

PAR

Joël TEXIER

TOULOUSE

IMPRIMERIE A. CHAUVIN ET FILS

28, RUE DES SALENQUES, 28

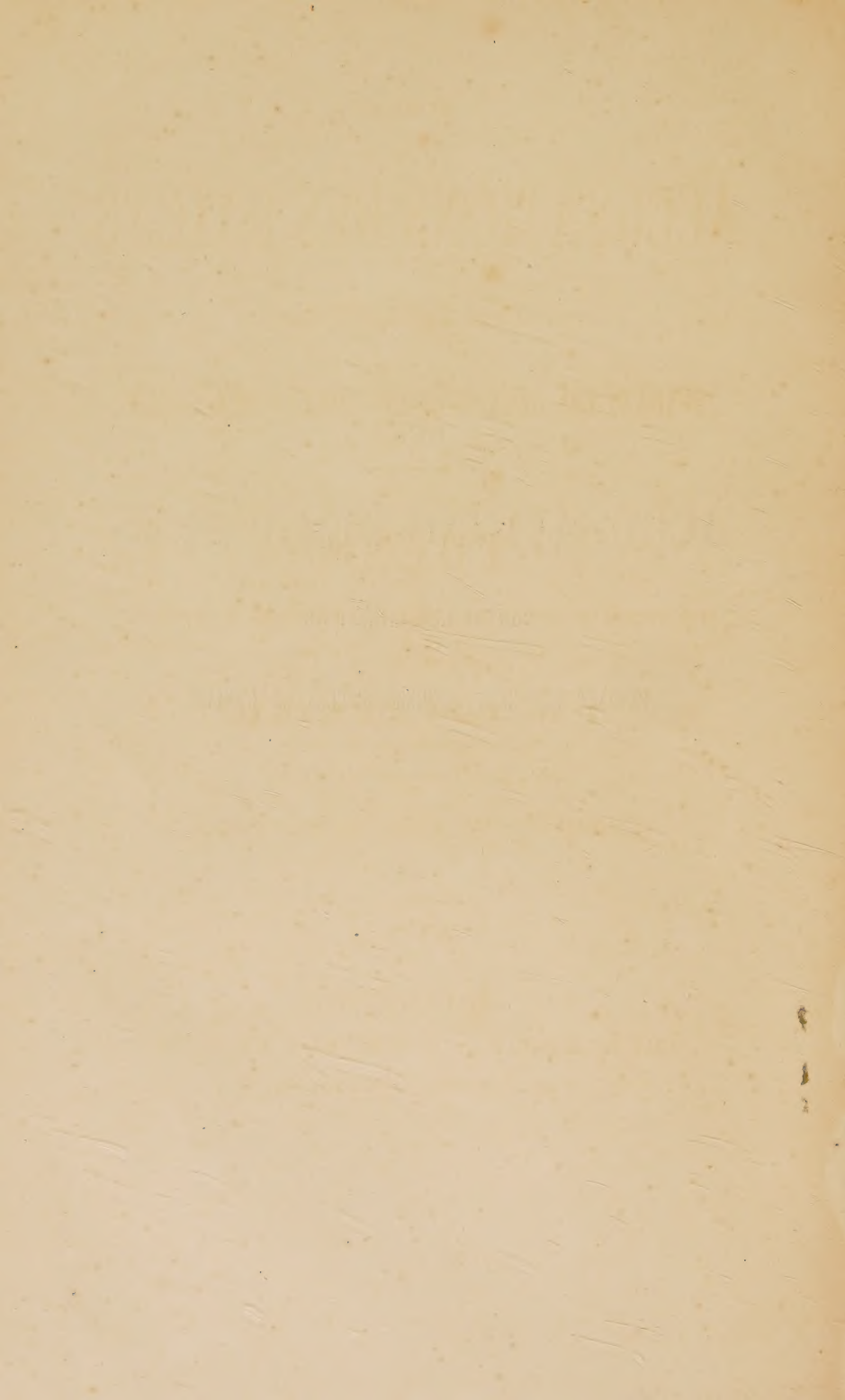
—
1882



DES
ACCUSATIONS DES PAIENS

CONTRE LES CHRÉTIENS

PENDANT LES DEUX PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE



DES
ACCUSATIONS DES PAIENS

CONTRE LES CHRÉTIENS

PENDANT LES DEUX PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE

THÈSE

Publiquement soutenue à la Faculté de théologie protestante de Montauban,

EN JUILLET 1882

Par Joël TEXIER

De Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne)

Bachelier ès lettres

ASPIRANT AU GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

TOULOUSE

IMPRIMERIE A. CHAUVIN ET FILS

28, RUE DES SALENQUES, 28

1882

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

UNIVERSITÉ DE FRANCE

ACADÉMIE DE TOULOUSE

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

PROFESSEURS

MM.

BOIS, <i>doyen</i>	Morale et éloquence sacrée.
NICOLAS, ✱.....	Philosophie.
PÉDÉZERT, ✱...	Littérature grecque et latine.
MONOD, ✱.....	Dogmatique.
BRUSTON.....	Hébreu et critique de l'Ancien Testament.
WABNITZ.....	Exégèse et critique du Nouveau Testament.
DOUMERGUE....	Histoire ecclésiastique.
LEENHARDT....	Chargé d'un cours de sciences naturelles.
SAYOUS.....	Chargé d'un cours d'histoire et de littérature.

EXAMINATEURS

MM. PÉDÉZERT, ✱, Président de la soutenance.

MONOD, ✱.

BRUSTON.

DOUMERGUE.

La Faculté ne prétend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

INTRODUCTION

Quelle impression produisit sur le paganisme la religion du Christ? Quel accueil reçut le christianisme du vieux culte gréco-romain? C'est à ces questions que nous voudrions essayer de répondre. Tertullien a dit : « La vérité est étrangère en ce monde ; » pourquoi ce cri mélancolique échappé à cette âme si rude et si fière?

Notre étude ne dépassera pas le second siècle, parce que, vers le milieu du règne de Septime-Sévère, à peu près toutes les accusations contre les chrétiens ont pu être formulées. La religion nouvelle, en effet, est suffisamment connue et développée : on peut dire qu'avec le second siècle se clôt pour l'Eglise chrétienne la période créatrice au sens propre du mot. « Le christianisme, » écrit M. Renan, « était entièrement fait avant Origène et le concile de Nicée (1), » c'est-à-dire avant le troisième siècle. Désormais, il jouit de la plus grande publicité ; nul n'ignore son existence ; il a quitté le cercle juif et oriental où il était d'abord renfermé pour pénétrer et pétrir le monde païen. D'un autre côté, il trouve alors quelques-uns de ses plus grands défenseurs et certai-

(1) *Marc-Aurèle*, p. 511.

nement ses plus terribles adversaires. C'est le siècle où brillèrent Justin et son disciple Tatien, Athénagore, Méliton de Sardes, Apollinaire d'Hiérapolis, Théophile d'Antioche, Minutius Félix, Tertullien, sans parler de Quadratus et d'Aristide, dont les apologies, présentées à Hadrien, sont perdues, mais étaient fort estimées de leur temps (1), et de Gétulius mentionné dans les *Actes de Symphorose* (2); presque tous avaient traversé les Ecoles philosophiques, poursuivis par le doute et les tourments de la conscience, avant d'arriver à la foi chrétienne. C'est le siècle qui vit s'élever du camp païen le rhéteur Fronton de Cirtha, maître d'éloquence de Marc-Aurèle; Lucien de Samosate, qui lança sur toutes les philosophies et toutes les religions ses traits acérés, et son ami le platonicien ou épicurien Celse, le plus vigoureux, le plus instruit des ennemis du christianisme.

Est-il besoin de dire tout ce qu'une pareille étude offre d'intérêt et d'utilité pratique? Remonter à la polémique païenne du second siècle, c'est constater la puissance intime du christianisme. « L'histoire des origines chrétiennes... est la meilleure des apologies de l'Evangile (3). » — Nous ne nous occuperons dans ce travail que des accusations contre les chrétiens; nous laisserons de côté les objections faites au christianisme lui-même, à ses dogmes, à la personne et à l'œuvre de Jésus.

(1) Renan, *Eglise chrét.*, préface, p. vi et p. 40-42.

(2) Aubé, *Hist. des persécut. de l'Eglise*, 1^{er} vol., p. 291.

(3) Bonifas, *Revue théol. Mont.*, avril 1878, p. 315.

DES ACCUSATIONS DES PAIENS

CONTRE LES CHRÉTIENS

PENDANT LES DEUX PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE

CHAPITRE PREMIER.

C'est du sein de la foule que sortirent les premières accusations ; ce furent les colères et les brutalités de la populace qui accueillirent le christianisme. L'ignorance et l'imagination surexcitée, travaillant sur l'inconnu, inventèrent les griefs les plus étranges et les plus calomnieux. Le christianisme était né en bas : on n'y prenait pas garde. Pour la première fois, sous Néron, lors de l'incendie de Rome en 64, le nom de cette religion fut jeté au grand public ; et encore les philosophes et les lettrés ne daignent-ils pas s'arrêter à cette nouvelle effervescence religieuse sortie, après tant d'autres, de l'Orient. Tacite seul en parle ; mais il ne fait que reproduire l'écho populaire. Après la tempête suscitée par le fou couronné de Rome, le silence se fait de nouveau autour du nom des chrétiens. Au milieu des étourdissements des classes élevées et des guerres à peu près continuelles, « le petit bruit souterrain » de la propagande

religieuse se perdait. Les esprits distingués n'avaient pas le loisir de s'arrêter à ce ferment intérieur qui agitait la surface de la société. Pline le Jeune, vers la fin de l'année 112, les tire de l'oubli par sa lettre à Trajan, mais pour un moment seulement. Sous le successeur de Trajan, Hadrien, apparaissent les premiers défenseurs du christianisme : c'est l'heure solennelle où celui-ci se justifie devant l'opinion et devant le pouvoir impérial des accusations grossières que la société romaine répand de tous côtés contre lui. Il sort de l'ombre et se pose en face du monde païen, les armes à la main, prêt à se défendre.

La première accusation que nous rencontrons est celle d'immoralité. Voici comment Cæcilius, dans l'*Octavius* de Minutius Félix, décrit ce qui se passe chez les chrétiens à la réception d'un adepte; ou plutôt, c'est là l'opinion de Cornélius Fronton; car il nous semble impossible de nier que Minutius Félix ait connu l'écrit polémique que le rhéteur de Cirtha avait dirigé contre les chrétiens (1). Nous avons donc, dans ce célèbre passage, la pensée d'un lettré, d'un *honestior*. « Pour mieux surprendre ceux qui sont sans défiance, » dit Cæcilius, « on apporte dans l'ombre de la nuit un enfant couvert de farine. L'adepte qu'on doit initier, trompé par l'apparence et invité à frapper, croit porter

(1) On sait, en effet, qu'à deux reprises il est fait allusion, dans l'*Octavius*, à la déclamation de Fronton : la première fois, par l'avocat du paganisme : « *Id etiam Cirtensis nostri testatur oratio*, » 9; et la seconde, par son adversaire : « *Tuus Fronto non ut adfirmator testimonium facit, sed convicium ut orator adpersit*, » 31. De plus le « Cicéron chrétien » trahit les mêmes goûts littéraires que Fronton : comme lui, il n'écrit que dans le silence laborieux du cabinet, prenant grand soin de suivre les règles de la grammaire et de la rhétorique; comme lui, il cultive les fleurs artificielles et recherche les épithètes élégantes.

des coups innocents et fait, à son insu, des blessures profondes qui tuent l'enfant. O crime! tous à l'instant boivent le sang avec avidité et partagent ces membres qu'ils se disputent à l'envi. Voilà par quelle victime ils cimentent leur union; voilà par quelle communauté de crime ils s'engagent à un mutuel silence... Dans un jour solennel, ils se réunissent pour manger ensemble. Tous se rendent au banquet, avec leurs enfants, leurs femmes, leurs sœurs, sans distinction d'âge ni de sexe. Après avoir fait succéder les mets, lorsque... l'ivresse allume leur lubricité, ils attachent un chien au candélabre qui les éclaire et le provoquent, en lui jetant quelques mets, à s'élancer au delà de l'espace mesuré par sa chaîne; le flambeau, témoin importun, est renversé et s'éteint; alors ils enveloppent d'impudiques ténèbres leurs infamies. C'est comme une religion de débauche qui les unit partout où ils se rencontrent (1). » Les chrétiens sont accusés « antistitis ac sacerdotis colere genitalia, et quasi parentis sui adorare naturam (2). » — « Ils répètent partout que, dans nos assemblées, toutes les femmes sont en commun... et, ce qui est le comble de l'impiété et de la barbarie, que toute espèce de chair nous est bonne, même la chair humaine (3). » Débauches, unions d'Œdipe et festins de Thyeste renouvelés, tout leur est imputé. Dans son dialogue intitulé *Fugitivi*, Lucien, où il semble désigner parfois les chrétiens, sans les nommer expressément nulle part, reproduit les mêmes accusations sur les banquets des chrétiens. Tacite, de son côté, se fait l'écho de l'opinion de son temps, lorsqu'il parle de la haine qu'on leur portait à cause des crimes infâmes dont on les char-

(1) *Oct.*, 9.

(2) *Id.*, 28 et 9.

(3) Théophile, *Ad Autolycum*, 4,

geait : « ob flagitia invisos (1). » Pline le Jeune s'exprime dans les mêmes termes sur ces « forfaits inséparables du nom de chrétien : » « Flagitia cohærentia nomini (2). »

D'où pouvaient provenir de semblables accusations , que nous trouvons aujourd'hui si injustes ? La haine contre les adorateurs d'un prétendu Dieu juif ne suffit pas pour expliquer des outrages si universels et qui persistèrent jusqu'au troisième siècle. — Une première cause doit être cherchée dans le caractère nécessairement caché de cette minorité religieuse persécutée. « Latebrosa et lucifuga natio, » dit Cæcilius (3), « in publicum muta, in angulis garrula. » Les chrétiens fuyaient la lumière : on supposait qu'ils avaient quelque chose à cacher. L'imagination aveugle se donnait libre carrière ; et on sait combien le public d'alors était rempli de préjugés. « La civilisation ancienne, » dit M. Renan (4), « avait eu un grand tort : c'était de négliger l'éducation intellectuelle du peuple. Le peuple, privé d'instruction primaire, se trouva livré à toutes les surprises de l'ignorance et crut toutes les chimères qu'on lui dit avec assurance et conviction. » Sans cesse , les défenseurs de l'Eglise demandent à être connus avant d'être insultés. « Votre ignorance même, » s'écrie Tertullien (5), « est précisément ce qui prouve cette injustice, et la rend encore plus criminelle. Quoi de plus injuste , en effet, que de haïr ce qu'on ne connaît pas ?... Sans cette connaissance, comment justifier votre haine ? » — « Un nom, par lui seul, n'emporte ni bien ni

(1) *Annales*, XV, 44.

(2) Lettre à Trajan , livre X, let. 97

(3) *Oct.*, 8.

(4) *Marc-Aur.*, p. 110.

(5) *Apol.*, 1.

mal, et ne saurait être un grief ni un honneur... Que si, parmi nous, il en est qui soient convaincus de crimes, qu'on les punisse, non comme chrétiens, mais comme criminels (1). » Ainsi, après la folle révolte, sous Hadrien, de Bar-Coziba ou Bar-Kokaba d'après le surnom que lui donna Rabbi Aquiba (2), les Juifs furent traqués par le fait seul de leur nom ; être juif était un crime dans toute la Syrie. Pline lui-même, dans sa lettre à Trajan, avoue qu'il ne connaît pas les motifs de la haine entre les chrétiens. « Je n'ai jamais pris part, » dit-il, « ni assisté, aux procès criminels faits aux chrétiens ; aussi ne sais-je pas bien sur quoi porte l'accusation. » — De tout temps, d'ailleurs, les cultes secrets ont provoqué des calomnies, à peu près toujours les mêmes. Au moyen âge, le fanatisme et les préjugés populaires attachaient l'infamie et la flétrissure au nom de Juif, de Vaudois. Il en est encore ainsi aujourd'hui en Chine à l'égard des chrétiens (3).

Les Romains, en outre, ne savaient-ils pas ce qui en était de ces religions qui cherchaient à passer inaperçues, de ces mystères dérobés à l'œil du magistrat, ceux d'Orphée, de Cérès, d'Eleusis ? Les dieux les plus impudiques de cet Orient, foyer éternel de toutes les superstitions et de toutes les extravagances, n'avaient-ils pas vu accourir dans leurs sanctuaires des multitudes d'hommes et surtout de femmes, auxquelles il fallait les pompes des cultes asiatiques et la satisfaction du sentiment religieux qu'elles ne trouvaient plus dans l'adoration des vieilles divinités gréco-romaines ? On sait, par exemple, l'extension qu'avait pris

(1) Justin, *Apol.*, I, 4.

(2) Renan, *Eglise chrét.*, 200.

(3) Le Blant, *Revue de l'art chrétien*, 2^e série, t. IV. A notre grand regret, nous n'avons pu trouver cet ouvrage.

dans l'empire le culte d'Isis et toutes les horreurs dont ses temples étaient le théâtre. « La grande déesse Isis, » « au million de noms, » était, » dit Friedlænder (1), « dans tout le monde romain, celle que les femmes invoquaient le plus généralement et avec le plus d'ardeur... On voyait des masses de dévotes se rendre en pèlerinage dans ses temples, nombreux à Rome depuis le milieu du premier siècle... Il n'est pas étonnant que les temples d'Isis, si fréquentés par les femmes, fussent aussi devenus le foyer de tant d'abus, des lieux où s'accomplissaient toute espèce d'infamies. » Tibère, après un scandale fameux, dut intervenir et faire fermer un de ces abominables édifices. — On sait aussi les scènes de débauches qu'abritaient les repaires des Bacchantales, cette « lèpre affreuse » dont parle Tite-Live (2), et qui avait comme étreint, sous la République, l'Italie entière. Aucun genre de forfait n'y demeura inconnu : on n'y respectait pas plus les lois de la nature que celles de la pudeur. Le consul Posthumius, mis sur la trace des coupables par la dénonciation d'une courtisane, les fit rechercher dans toutes les villes de la péninsule, en 186 av. J.-C., après un décret du Sénat. Ce vampire reprit vie sous le règne de Messaline et dura encore longtemps sous les successeurs de Claude, malgré les précautions et la surveillance active de la police romaine. On comprend donc que l'imagination populaire puisât dans de pareils souvenirs et dans des faits présents analogues un riche aliment pour l'accusation dont nous parlons.

D'autres causes de ce reproche d'immoralité s'ajoutaient à celles que nous venons d'indiquer. Mentionnons la mauvaise interprétation que donnaient les païens à certains ri-

(1) *Mœurs rom. d'Aug. aux Antonins*, trad. par Ch. Vogel, t. I, p. 396.

(2) XXXIX, 8.

tes, certaines formes du culte et de la vie des chrétiens. « Les signes de reconnaissance, certains symboles bizarres, tout ce qui tenait au mystère de l'eucharistie, les phrases sacramentelles sur la chair et le sang du Christ excitaient le soupçon. Ce pain que la femme chrétienne goûtait en cachette avant chaque repas devait paraître un philtre... L'habitude des fidèles de s'appeler entre eux frères et sœurs, le baiser de paix qui se donnait, sans distinction de sexe, au moment le plus solennel de l'assemblée (1); » le mélange des sexes qu'indique ce passage de Tatien : « Vous nous reprochez de bavarder sans cesse parmi des femmes, des enfants, des jeunes filles (2); » le respect pour le *presbyteros* devant lequel on s'agenouillait (3), tout cela devait provoquer les plus fâcheuses interprétations.

Les païens étaient aussi confirmés dans leur opinion par les aveux qu'arrachaient aux chrétiens ou aux esclaves de maîtres chrétiens les terreurs du supplice ou de la persécution. Quelquefois, en effet, les uns et les autres, les néophytes surtout, pour échapper à la mort, affirmaient la réalité des infanticides, des repas de chair humaine, des incestes dont leurs assemblées étaient accusées. Lors de la terrible tempête qui fondit sur les Eglises de Lyon et de

(1) Renan, *Eglise chrét.*, p. 307.

(2) *Adv. Græc.*, 33.

(3) Ainsi s'explique l'atroce calomnie que nous avons indiquée plus haut (*Oct.*, 9) : des païens, ayant vu, dans les assemblées chrétiennes, des fidèles prosternés devant les prêtres dans l'acte de l'*exomologèse* (acte de la confession), interprétèrent dans ce sens l'attitude des chrétiens (voir *Dict. des antiq. chrét.*, par l'abbé Martigny, art. *Calomnies*, p. 94, et art. *Exomol.*, p. 264). Les « païens exécutaient même des statues spinthriennes qui traduisaient aux yeux cette infamie. On possède au musée du Vatican, d'après Mamachi (*Antiq. Christ.*, I, 130), un coq qui, à la place du bec, a un *phallus*, avec cette inscription sacrilège : *Salvator mundi* » (Martigny).

Vienne (177), plusieurs esclaves païens, arrêtés en même temps que leurs maîtres (selon l'usage des grandes instructions criminelles), furent effrayés par la vue des tortures qu'on infligeait aux chrétiens; « les soldats de l'*officium* leur soufflèrent ce qu'il fallait dire pour échapper à la question (1). » Ils déclarèrent vraie l'immoralité chrétienne. — C'est ce que confirme Justin dans sa seconde *Apologie* : « Voici, » dit-il, « les indignes manœuvres de certains hommes poussés par le démon. Comme les crimes qu'on nous impute sont punis de mort, ils enlèvent, pour les mettre à la question, quelques-uns de nos esclaves; ce sont des enfants ou des femmes timides qu'ils forcent, par d'horribles tortures, d'avouer des crimes imaginaires (2). »

Il est certain toutefois, et c'est ici la dernière cause de l'accusation que nous examinons, que celle-ci n'était pas absolument sans fondement. Dès l'origine, les communautés chrétiennes renfermaient des éléments indignes. La pureté immaculée de l'Eglise primitive n'est qu'un rêve; comme toute société humaine, elle était soumise aux lois historiques du développement. Les déportements étaient arrivés à un tel degré, à Corinthe, par exemple, rendez-vous de toutes les promiscuités, fournaise d'immoralité, que saint Paul doit écrire à l'Eglise de cette ville : « On entend dire de toutes parts qu'il y a parmi vous de l'impudicité, et une telle impudicité, que même parmi les Gentils on n'entend parler de rien de semblable (3). » On se rappelle aussi que le voyant de l'Apocalypse reproche à l'Eglise de Pergame (4) de s'être laissé entraîner par les séducteurs impurs qu'il

(1) Renan, *Marc-Aurel.*, p. 308.

(2) 12.

(3) 1 Cor., V, 1.

(4) Apoc., II, 15.

appelle Nicolaïtes. La charité active et miséricordieuse que pratiquaient les chrétiens devait amener au milieu d'eux des hypocrites qui s'attachaient à leur communion, sans renoncer à leur vie déréglée, dans le seul but d'obtenir de l'assistance et d'autres avantages. Lucien, dans son *De morte Peregrini* (1), dépeint précisément ces chrétiens naïfs parmi lesquels se faufile un rusé imposteur qui, avec ces gens simples, fera facilement son jeu. De faux prophètes, des imposteurs de toute sorte, qui pullulaient alors dans tout l'empire, des ambitieux auxquels pesaient l'humilité de leur condition ou leurs insuccès, devaient trouver dans les communautés chrétiennes un terrain favorable pour la propagation de leurs doctrines fallacieuses. L'Eglise était accessible à tous; c'était la tendre et compatissante *mater fidelium*, qui ouvrait ses bras à tous les meurtris, tous les désolés, tous les humbles, tous ceux que ne satisfaisait pas le culte voluptueux des religions orientales ou le culte froid et méthodique des Romains. Car le prosélytisme chrétien, comme nous le verrons plus loin, était d'un zèle et d'une ardeur que rien ne rebutait. Quoi d'étonnant que le mélange se produisît au sein de l'Eglise et qu'il en résultât des scandales?

Mais ce furent surtout les sectes nées depuis les commencements, grâce au principe de liberté du christianisme, qui jetèrent le discrédit sur la religion chrétienne elle-même. Presque toutes ont parmi leurs caractères distinctifs celui-ci: la glorification de la femme et son introduction à la participation au culte. Les gnostiques surtout, qui se piquaient d'une grande distinction intellectuelle et prétendaient seuls s'élever à la *Sophia*, avaient des mœurs peu rigides; ils attiraient à eux les femmes les plus riches, qui pouvaient remplir

(1) 11-13.

tous les exercices de la piété publique : le baptême, la lecture de la liturgie, la prophétie et même l'Eucharistie. A côté de tous les docteurs des Eglises non orthodoxes, on trouve quelque femme fanatique ou prophétesse : Priscilla et Maximilla à côté de Montanus ; tout un cortège de femmes autour de Marcion et de Markos. Les valentiniens se permettaient toutes les libertés : ils étaient trop près de la Gnose et de la Divinité pour s'astreindre à l'observation des petits devoirs de la morale vulgaire. « Manger volontairement, » dit Irénée (1), « et sans se croire souillés, les viandes offertes aux dieux ; courir avec empressement aux fêtes célébrées par les Gentils en l'honneur de leurs dieux ; se porter à tous les divertissements publics ; assister même aux jeux horribles, à ces jeux que Dieu et les hommes ne peuvent voir sans abomination, les jeux sanglants des gladiateurs ; se livrer à toutes les voluptés de la chair, tout cela n'est pour eux que l'union de la chair à la chair, de l'esprit à l'esprit. » — « Les basilidiens, » dit Clément d'Alexandrie (2), « se font de la perfection un prétexte pour commettre le péché, ou tout au moins se flattent d'être infailliblement sauvés, quand même ils pécheraient ici-bas, parce qu'ils ont été élus, disent-ils, dès le sein de leur mère. » L'Alexandrin Carpocrate, d'après le témoignage d'Irénée (3), soutenait que « les choses impies, irréligieuses, mauvaises, lui étaient permises. Le bien et le mal dépendaient de l'opinion humaine ;... en sorte qu'il est permis de faire ce qu'on n'ose ni dire ni entendre, et ce que la pensée doit repousser avec horreur, ce que l'intelligence doit regarder comme incroyable ;... l'âme, faite pour jouir de la

(1) *Adv. Hæres.*, I, 6.

(2) *Strom.*, III, 1.

(3) *Adv. Hæres.*, I, 25.

vie, n'a, en quittant le corps, rien de plus et rien de moins. » D'après un récit d'Epiphane, le grand adversaire des hérésies au quatrième siècle, ce gnostique, dans les assemblées de ses disciples, « qui ressemblaient à des troupeaux de chiens et de porcs, » les livrait à la plus hideuse promiscuité, ou les faisait communier avec les chairs pilées et pétries d'un enfant arraché avant le temps des entrailles maternelles (1). Epiphane, fils de Carpocrate, « sorte d'enfant prodige qui mourut à dix-sept ans (2), » et Prodicus avaient constitué une Eglise qu'ils appelaient *Paradis* et où ils mettaient en pratique leurs principes d'après lesquels les lois établies n'étaient que des règles arbitraires, et qu'il fallait en toutes choses reproduire l'idéal du jardin d'Eden et de la simplicité primitive (3); d'où leur nom d'Adamites. — Markos, de l'école de Basilide, avait fondé une Eglise où, sans parler des impostures, la débauche et les secrètes infamies se donnaient libre carrière. Markos parcourut plusieurs Eglises d'Asie; après quoi, il vint très probablement à Lyon, grâce aux rapports constants qui unissaient l'Asie Mineure avec les Eglises des bords du Rhône (4). Irénée est implacable pour lui. « Seul, » dit-il, « il avait bu la plénitude de la gnose de l'ineffable Vertu, » ce qui ne l'empêchait pas « d'entraîner et de séduire, au moyen de ses mensonges, de son adresse et de ses prestiges magiques, un grand nombre d'hommes et de femmes. » Les cérémonies de la consécration et de l'initiation étaient l'imposture et l'inconvenance mêmes : la plume hésite à les

(1) *Hæres.*, 26-27.

(2) Renan, *Marc-Aur.*, p. 123.

(3) Clém. d'Alex., *Strom.*, III, 4.

(4) Ce voyage semble résulter du passage d'Irénée, *Adv. Hæres.*, I, 13, bien que ce Père ne le dise pas expressément. Voir Renan, *Marc-Aur.*, p. 292 (note).

transcrire. « Markos , » assure l'illustre successeur de Pothin , « fait usage de philtres et autres substances aphrodisiaques pour corrompre quelques femmes, après avoir égaré leur âme (1). »

Faut-il prendre à la lettre ces accusations des Pères de l'Eglise orthodoxe contre les innombrables hérésies sorties de son sein ? Nous ne le pensons pas. Les couleurs nous paraissent chargées. Les défenseurs de la foi traditionnelle n'ont-ils pas , bien souvent et dans tous les temps , mêlé à leurs attaques, sinon les injures , au moins l'exagération ? Nous croyons que la passion , l'ardeur de la polémique , les renseignements faux ou noircis par la malveillance , l'inintelligence de certains termes de ce langage mystique que parlaient les montanistes , les gnostiques et les autres sectes, ont entraîné les Irénée, les Epiphane, les Tertullien, les Clément d'Alexandrie , au delà des limites de la réalité. C'est ainsi qu'Irénée (2) et les *Homélies Clémentines* (3) avaient fait de l'Hélène-Ennoia dont parle Simon le Samaritain ou le Magicien , une femme perdue de mœurs, achetée par lui sur le marché du Tyr ; or, on sait que la découverte des *Philosophoumena* (4) a fait justice de cette grossière méprise , et qu'il ne faut voir dans ce mot qu'une désignation purement idéelle , la grande incarnation féminine des « Puissances divines », dont Simon lui-même était l'incarnation masculine. De même pour la *Philoumena* d'Apelle, le continuateur du marcionisme. Tertullien (5) la prenait pour une femme frivole , « dont les séductions l'auraient

(1) *Adv. Hæres.*, I, 13, 21.

(2) *Ibid.*, I, 23.

(3) II, 23-25.

(4) VI, 1, 17. Que ce livre ait été écrit par Simon lui-même ou par ses disciples immédiats, peu importe.

(5) *Adv. Marc.*, III, 11.

entraîné à tous les égarements et qui aurait joué près de lui le rôle d'une Priscille ou d'une Maximille. Rien n'est plus douteux. Rhodon, son adversaire orthodoxe, qui le connut, le présente comme un vieillard vénérable par la règle ascétique de sa vie (1). » Dans le langage symbolique des doctrines mystiques, Apelle a, selon toute apparence; personnifié dans un nom féminin la Vérité « aimée. »

Quoi qu'il en soit de ces méprises et de ces exagérations de la part des défenseurs de la foi orthodoxe, il est toutefois impossible de nier une corruption profonde au sein des hérésies des deux premiers siècles. Les attestations réitérées des Pères ne sont pas de vains mots. Comment, d'ailleurs, ces sectes ne seraient-elles pas tombées dans le désordre ? Il suffit de rappeler le rôle incontesté qu'elles avaient donné à la femme dans le culte public et dans tous les charismes de l'Eglise primitive ; la liberté qui régnait dans ces petits cercles ; leurs théories sur la virginité et le mariage, exprimées dans ce langage, pieusement voluptueux quelquefois, toujours grossier et brutal comme chez la plupart des Pères (2) ; les rêves mystiques bien près très souvent de la matière, comme ceux de Maximilla et surtout de Priscilla ; la glorification du célibat, chez le prophète de Phrygie, par exemple ; le soin presque complaisant avec lequel il cherche des tentations au péché dans les artifices de la toilette des femmes (3) ; enfin, les dangers que faisaient courir certaines particularités du culte, comme le

(1) Renan, *Marc-Aur.*, p. 150.

(2) Voir, par exemple, les Actes de Nérée et d'Achillée, qui, bien que postérieurs au second siècle, donnent la mesure de ce langage et sont un modèle du genre : ces deux néophytes, pour détourner la jeune Domitilla du mariage, se perdent dans un parler transcendant, qui descend parfois jusque dans la boue et leur fait oublier à qui ils s'adressent.

(3) Voir l'impudeur avec laquelle Tertullien traite ces sujets dans ses

baptême des adultes et l'*aspasmos*, sur lequel Athénagore doit donner des prescriptions vraiment casuistiques (1).

Il est certain que ces sectaires compromettaient le Christianisme aux yeux de l'opinion. La foule païenne, qui ignorait les nuances et les divergences de l'Eglise chrétienne, faisait porter à celle-ci la lourde charge de ces immoralités. De là, du moins en partie, les excommunications animées qui partaient des deux camps : celui des orthodoxes et celui des hérétiques. Il y avait toutefois, au sein du paganisme, quelques esprits distingués, bien rares il est vrai, qui rendaient justice à la vie honorable des chrétiens et ne partageaient pas les aveugles préjugés de la populace. Citons le consciencieux Pline le Jeune, qui, lui, ouvrit une enquête en Bithynie, à Amisos, et ne trouva chez les chrétiens, après une instruction sévère, d'autre tort que celui d'être attachés à une « superstition absurde (2). » Le médecin Galien estimait que « la foi des chrétiens leur apprenait à se conduire de la manière la plus conforme aux préceptes de la vraie philosophie (3). » Enfin, Celse reconnaît qu'il en est parmi eux « dont les mœurs sont honnêtes », et c'est à eux particulièrement qu'il s'adresse, car ils entendront la raison et la vérité (4).

La réponse des apologistes à l'accusation d'immoralité est double : elle est offensive et défensive. Ces intrépides défenseurs de leur foi abondent en railleries et en attaques violentes contre la mythologie païenne, qui, pour eux est rem-

livres intitulés : *De cultu feminarum*, *Ad uxorem*, et *De virginibus velandis*.

(1) *Legat.*, 32.

(2) Lettre à Trajan, citée plus haut.

(3) D'après Gieseler, *Précis d'hist. ecclés.*, 4^e édit., p. 168.

(4) *Contra Celsum*, I, 27.

plie d'immoralités ; les dieux et les déesses d'Orient, de Grèce et de Rome se traînent dans la boue comme les mortels, et autorisent ceux-ci à marcher sans crainte dans le vice. La divinité est impure, l'homme l'est aussi, à son exemple. « On raconte, » s'écrie Justin-Martyr (1), « que nous égorgeons des hommes : c'est que nous célébrons les mystères de Saturne. Nous nous baignons, dit-on, dans le sang : c'est que nous imitons votre manière de rendre hommage à ce dieu, dont vous arrosez l'idole, non seulement du sang d'animaux privés de raison, mais même de sang humain répandu par la main de votre plus illustre magistrat. Nous nous livrons à tous les excès d'une débauche sans nom : c'est que nous imitons votre Zeus et vos autres dieux dont vos poètes célèbrent les adultères et les incestes. » Et dans sa première *Apologie* (2) : « Vous exposez sur la voie publique les enfants qui viennent de naître. Et que deviennent ces infortunés ? N'importe le sexe, ils sont presque tous livrés à l'infamie. Autrefois, on nourrissait d'immenses troupeaux de boucs, de chèvres, de brebis, de chevaux ; aujourd'hui, ce sont, si je puis ainsi parler, des troupeaux d'enfants qu'on nourrit pour ces horribles marchés... Ces crimes que vous commettez publiquement et en plein jour, vous ne rougissez pas de nous les attribuer. » Athénagore, Tatien, Minutius Félix font ressortir avec vigueur les turpitudes du vieil Olympe. Puis, ils opposent à ces iniquités la beauté et l'efficacité de la morale chrétienne : l'adultère dans un regard, le fond des cœurs à découvert devant Dieu, les préceptes de la loi divine : « Aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous persécutent (3). » — « Je pourrais vous

(1) *Apol.*, II, 12.

(2) 27.

(3) Justin, *Apol.*, I, 15.

citer, » dit Justin (1), « l'exemple de plusieurs d'entre vous, autrefois violents et emportés, devenus d'autres hommes pour avoir reconnu toute la pureté de vie de l'ami avec lequel ils vivaient. » Les apologètes vont même jusqu'à regarder les secondes noces comme « un adultère convenablement déguisé (2). » — Athénagore, Tertullien ouvrent aux yeux de leurs adversaires les deux sanctuaires chrétiens de la vie domestique et du culte public. « Selon la différence de l'âge, » dit le premier (3), « nous regardons les uns comme nos enfants, les autres comme nos frères et nos sœurs, et nous honorons les vieillards comme nos pères et nos mères ; aussi avons-nous grand soin de conserver l'innocence de ceux que nous regardons comme nos parents et à qui nous donnons ces doux noms de famille. » — Et Tertullien (4) : « Nous nous assemblons pour prier Dieu et lire les Ecritures... Chacun fournit tous les mois une somme modique ; on n'y oblige personne... ; c'est un dépôt de piété qu'on ne dissipe point en repas et en débauches : il n'est employé qu'à nourrir et à enterrer les pauvres, les orphelins... On ne souffre, dans ces assemblées, ni bassesse ni immodestie ; on ne se met à table qu'après avoir fait la prière à Dieu. On mange autant qu'on a faim ; on boit comme il convient à des gens qui font profession de chasteté... Après qu'on a allumé les flambeaux, chacun est invité à chanter les louanges de Dieu qu'il tire des saintes Ecritures ou qu'il compose lui-même... Le repas finit comme il a commencé, par la prière. On sort de là, non pour se livrer au désordre et à l'impureté, mais avec modestie et pudeur : on sort

(1) Justin, *Apol.*, I, 16.

(2) Athén., *Legat.*, 33.

(3) *Id.*, 22.

(4) *Apol.*, 39.

d'une école de vertu, plutôt que d'un souper. » — « Chez nous, » s'écrie Octavius dans une belle pensée, « la pudeur est dans l'âme, et non pas seulement sur le visage (1). » Enfin, résumons l'apologétique chrétienne sur le point que nous étudions, par la naïve réponse de l'héroïque Blandine à ses questionnaires qui avaient épuisé sur son corps meurtri tous les supplices de l'enfer : « Je suis chrétienne ; on ne fait rien de mal parmi nous (2). »

(1) *Oct.*, 31.

(2) Lettre des Eglises de Lyon et de Vienne aux Eglises d'Asie et de Phrygie, conservée à peu près en son entier dans Eusèbe (*H. E.*, V, 1-4).

CHAPITRE II.

Le christianisme se recrute parmi la misérable plèbe ; il est indigne d'esprits élevés : voilà un reproche que les païens adressent sans cesse à la religion nouvelle, et que nous avons maintenant à examiner. Celse est particulièrement blessé de la bassesse sociale des chrétiens et de leur peu d'intelligence ; ceux qu'ils cherchent à gagner, ce sont les niais, les esclaves, les femmes et les enfants. « Quel mal y a-t-il donc, » s'écrie-t-il, « à être bien élevé?... Si les coureurs de foire et les charlatans aperçoivent quelque part un groupe d'enfants, de portefaix ou de gens grossiers, c'est là qu'ils se font admirer... Nous voyons de même, dans l'intérieur des familles, des cardeurs de laine, des cordonniers, des foulons, des gens de la dernière ignorance et tout à fait dénués d'éducation, qui, devant les maîtres, hommes d'expérience et de jugement, n'osent ouvrir la bouche ; mais s'ils peuvent attraper les enfants de la maison ou des femmes qui n'ont pas plus de raison qu'eux-mêmes, ils débitent leurs merveilles... Ceux qui tiennent à savoir la vérité n'ont... qu'à venir avec les femmes et la marmaille dans le gynécée, ou dans l'échoppe du cordonnier, ou dans la boutique du foulon, afin d'y apprendre l'absolu. Voilà comment ils s'y prennent pour gagner des adeptes... Quiconque est pécheur, sans intelligence, faible d'esprit, en un mot misé-

nable, qu'il approche, le royaume de Dieu est pour lui (1). » — « Ne doit-on pas gémir et s'indigner de voir des gens sans études, sans lettres, prononcer sur le principe des choses, sur la nature humaine, pendant que la philosophie, qui possède un si grand nombre d'écoles, est encore à délibérer depuis tant de siècles sur ces graves questions (2)! — Laissez là les choses du ciel, et contentez-vous de regarder à vos pieds : n'est-ce pas assez pour des êtres ignorants et barbares(3)? » — S'adressant aux ignorants et aux femmes, le christianisme ne peut exiger de ses sectateurs qu'une aveugle soumission à ses dogmes et le mépris de la plus belle des facultés de l'homme, la raison. « Plusieurs parmi eux, » dit Celse, « ne veulent ni donner ni écouter les raisons de ce qu'ils ont adopté. Ils disent communément : « N'examine point, crois plutôt, » et : « Ta foi te sauvera ; » et encore : « La sagesse de cette vie est un mal, et la folie un bien (4). » D'ailleurs, celui qu'ils adorent n'a-t-il pas fait de ces gens-là son cortège ? « Jésus s'entoura de dix ou onze scélérats, de publicains et de mariniers les plus perdus de tous les hommes (5). » Quels sont ceux que les chrétiens recherchent ? les pécheurs ; « or, en disant les pécheurs, n'entendez-vous pas l'injuste, le brigand, le briseur de portes, l'empoisonneur, le sacrilège, le violateur de tombeaux ? Quels autres appellerait un chef de voleurs pour former sa troupe ? Tandis que l'on convie aux cérémonies de consécration des autres cultes ceux qui ont le sentiment d'une conscience pure, les chrétiens promettent l'admission, dans leur royaume de

(1) *Cont. Cels.*, III, 49, 50, 55, 59.

(2) *Minut. Félix*, *Oct.*, 6.

(3) *Id.*, 12.

(4) *Cont. Cels.*, I, 9.

(5) *Id.*, I, 62.

Dieu, même aux pécheurs et aux insensés, c'est-à-dire précisément aux maudits (1). »

Si le christianisme s'est d'abord implanté parmi les petits, c'est que, là, les meurtris et les brisés abondent, et que la religion de Jésus leur offrait des consolations inattendues; et on sait si, au milieu de cette société corrompue jusqu'à la pourriture, blasée et toujours avide de monstrueux, elles étaient nombreuses les âmes dont la mélancolie malade ou la morne résignation étaient les seuls refuges. A qui, d'ailleurs, les pauvres eussent-ils pu s'adresser? La philosophie était prétentieuse, arrogante; elle ne réformait pas les cœurs, mais restait dans le domaine de l'intelligence. Si elle descendit dans les couches inférieures, selon cette belle parole de Sénèque, que la philosophie ne regarde pas à l'arbre généalogique, ce ne fut que par des degrés insensibles et qui exigèrent bien des années avant de porter leurs fruits.

Cette lie du peuple, les païens l'accusaient de passer sa vie dans la pratique de la magie, dans les maléfices, les enchantements et les sortilèges. — Les symboles secrets des chrétiens, leurs pratiques nocturnes avaient pu fournir une base à cet étrange grief (2).

Il ne faudrait pas croire néanmoins que, pendant les deux premiers siècles de l'Eglise, celle-ci ne renfermât que des esclaves ou des misérables. Celse lui-même accorde, par une de ces contradictions assez communes chez ce polémiste, qu'il y a, parmi les chrétiens, des hommes « distingués » et

(1) *Cont. Cels.*, III, 59.

(2) Nous n'avons pu consulter, faute de l'avoir sous la main, le *Mémoire de M. Le Blant*, consacré à cette importante question, dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, décembre 1867 et février 1868 (*Recherches sur l'accus. de magie dirigée contre les chrétiens*).

c'est pour eux qu'il a écrit son livre (1). Eusèbe rapporte que, par suite de la paix dont jouirent les chrétiens sous Commode, leur religion se développa « à tel point que, même parmi les hommes éminents par la fortune et la naissance, à Rome, plusieurs s'étaient tournés, avec toute leur famille et toute leur maison, du côté où est le salut (2). » Sous Alexandre Sévère, d'après Origène, « les messagers chrétiens de la parole de Dieu trouvaient également accueil chez les riches, chez beaucoup de hauts dignitaires et chez des dames opulentes et de grande naissance, succès dont le christianisme n'avait pas eu à se vanter auparavant (3). » D'un autre côté, Pline le Jeune et Tacite parlent des chrétiens comme d'une nouvelle secte qui n'a pas encore frappé l'attention des lettrés et du grand monde. Il en est de même de tous les auteurs païens qui ont fait mention des chrétiens, comme Epictète, Marc-Aurèle et le rhéteur et mystique *Ælius Aristide* (4). Nous croyons donc qu'il faut rabattre des assertions d'Origène et d'Eusèbe. Toutefois, il est certain qu'à la fin du second siècle, de hauts personnages, et surtout de grandes dames, pratiquaient le christianisme ou, en tout cas, lui étaient favorables. Les admirables découvertes de M. J.-B. de' Rossi dans les catacombes de Rome ont mis à néant les railleries de Celse. Ce savant explorateur pense que dès le premier siècle, la religion nouvelle avait fait des conquêtes importantes dans l'aristocratie de naissance ou d'argent. Les plus anciennes catacombes sont les plus riches : ainsi, dans le cimetière de Domitilla, nièce de Domitien, qui

(1) *Cont. Cels.*, I, 27.

(2) *H. E.*, V, 21.

(3) *Cont. Cels.*, III, 9.

(4) *Epict.*, D., IV, 7. — *Capit.*, *Marc-Anton.*, XI, 3. — *Arist.*, *Orat.*, 46, p. 309.

a été découvert en 1864, une corporation de « tisserands et de cordonniers, » suivant le mot de Celse, n'aurait pu bâtir le magnifique vestibule de ce cimetière avec ses élégantes peintures. Les chrétiens suivirent les usages de l'empire : on sait que les Romains, craignant que l'âme sans sépulture n'errât dans l'autre vie loin des Champs Elysées, attachaient le plus grand soin à l'ensevelissement des morts ; et tout endroit où reposait, fût-ce le plus pauvre des manœuvres ou des esclaves, était un lieu sacré, *locus religiosus*. Alors, les esclaves, les affranchis, les *operarii*, privés de tout, avaient formé entre eux, afin d'être assurés que leur corps serait déposé dans la tombe, des collèges funéraires, *collegia funeraticia*, que la loi protégeait et qui se faisaient aider, dans la construction des tombes, par un protecteur, *patronus*. Il en fut de même des chrétiens : ils ne vivaient pas en conflit avec la société et en dehors d'elle ; autrement, comment eussent-ils pu construire leurs immenses nécropoles de la campagne romaine (1) ? Ils se sont donc emparés du droit que leur donnait l'Etat de former des collèges semblables, et c'est à ce titre seulement qu'ils ont été dès l'abord tolérés ; car la loi romaine était formelle : elle proscrivait tous les cultes étrangers qui n'avaient pas été acceptés par un décret du Sénat. Comme les païens, ils durent avoir pour patrons des riches ouvertement chrétiens, ou tout au moins bien disposés envers la religion chrétienne. Les noms les plus glorieux de la vieille Rome, les Cornélii, les Æmilii, les Cæciliï, qu'on a trouvés dans les catacombes viennent de là, d'après M. de' Rossi. Ces noms pourraient être, il est vrai, ceux d'affranchis appartenant à ces illustres familles ; mais

(1) On sait que les catacombes de Rome ne sont pas d'anciennes carrières, mais bien, sauf d'insignifiantes exceptions, l'œuvre des chrétiens eux-mêmes.

M. Gaston Boissier fait remarquer avec raison que le christianisme serait vite monté des affranchis jusqu'aux maîtres : « Une fois entré dans une maison, il s'insinuait partout et gagnait tout le monde (1). » Ce dernier auteur pense, ainsi que Friedländer, en s'appuyant sur les découvertes faites aux catacombes, que Pomponia Græcina, femme du consulaire Plautius, le vainqueur de la Bretagne, avait embrassé la foi nouvelle (2) ; car Tacite rapporte (3) qu'elle fut accusée « de superstition étrangère, » expression presque toujours employée alors pour désigner le christianisme et quelquefois seulement le judaïsme. De plus, M. de Rossi a découvert, dans le cimetière de Calliste, des fragments d'une inscription qui sans nul doute appartient à un Pomponius Græcinus et n'est pas postérieure au commencement du troisième siècle. Flavia Domitilla, mentionnée plus haut, et son mari Clément, cousin de Domitien, abandonnèrent aussi, quelques années plus tard, le paganisme (4). Citons encore la favorite de Commode, Marcia, qui, si elle ne compte pas parmi les chrétiens, les protégeait et leur procura du repos, après la persécution de Marc-Aurèle (5) ; — et aussi les gnostiques qui s'étaient surtout recrutés parmi les classes aisées. Rappelons enfin ces « frères de la maison de César, » dont parle saint Paul (6), et qui devaient faire connaître leur foi aux grands personnages avec lesquels ils étaient en rapport.

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} avril 1878, et *Promenades archéol.*, p. 174.

(2) Friedl. a soutenu cette opinion dans un travail spécial. Voir *Civilis. et mœurs rom. d'Aug. aux Anton.*, trad. par Vogel, t. IV, supplém., p. 128-129 (noté).

(3) *Annales*, XIII, 32.

(4) Friedl., ouvr. cité, t. IV, supplém., p. 129.

(5) Irénée, *Adv. Hæres.*, IV, 30.

(6) Philip., IV, 22.

Le christianisme , à la fin du second siècle , commençait donc à pénétrer dans les hautes sphères de la société ; mais ce n'était encore que des exceptions : la grande masse de l'Eglise se recrutait parmi les pauvres. Or voilà « ce que la dure et hautaine aristocratie romaine ne comprendra jamais. Cette religion du cœur qui ouvrait ses bras à tous les faibles , à tous les petits , à tous les déshérités , à tous les pauvres , à tous les malheureux , à tous les opprimés , lui paraît une monstruosité sociale , une association de bandits , dont le but ne saurait être que de..... détruire l'Etat , de saper la famille..... par ses fondements. Son esprit ne pouvait pas s'ouvrir à cette régénération du monde par le bas , par la populace (1). » Celse fût resté froid devant le *Jésus libérateur* d'Ary Scheffer.

(1) Pélagaud , *Celse et les premières luttes entre la philos. et le christ.*, p. 315.

CHAPITRE III.

Abordons une autre accusation , et la plus terrible , par ses conséquences , qui fut dirigée contre les chrétiens. Nous voulons parler de celle qui dénonçait ceux-ci comme des ennemis publics , ennemis du genre humain , de Rome et de la société romaine. « *Odio generis humani convicti sunt*, » relate Tacite , à propos de l'incendie de Néron (1). Celse , autant qu'on peut reconstituer son *Discours véritable* d'après les nombreux et longs fragments conservés par Origène , débute de même : « Leurs réunions , appelées agapes , sont des foyers de conspiration contre le salut commun , un engagement mutuel plus fort que tous les serments. » Même grief chez Tertullien : « Nous sommes prévenus de haute trahison : c'est là notre plus grand crime , c'est même notre seul crime : » — « *Majestatis rei convenimur ; summa hæc causa , immo , tota est. — Publici hostes Christiani. — Christianum hominem omnium scelerum reum , imperatorum , legum , morum , naturæ , totius generis humani inimicum existimas* (2). » Les apologies de Tatien , d'Athénagore , de Justin , de Théophile reproduisent en maints endroits cette accusation. Dans le récit des jugements des martyrs qui nous ont été conservés , les magistrats leur reprochent toujours ce

(1) *Annales*, XV, 44.

(2) *Apol.*, 10, 35, 2.

crime de haute trahison. Ainsi, dans la passion de saint Ferréol : « Reum se sentiat majestatis (1); » dans le jugement de saint Symphorien : « Majestatis sacrilegium perpetrasti (2). » Dans les actes du martyre de saint Justin et de ses compagnons, le préfet de Rome, Junius Rusticus, les accuse de réunions secrètes tenues en vue de ruiner l'Etat. Plus tard, en 250, lors du jugement de saint Cyprien, le magistrat dit au martyr : « Tu as vécu longtemps dans des pensées sacrilèges; tu t'es entouré d'agents nombreux pour une conspiration criminelle et tu t'es déclaré l'ennemi des dieux de Rome, l'ennemi de nos lois sacrées (3). » Les chrétiens sont des artisans de trouble, de désordre de révolte, de sédition; ils trament la ruine de l'Etat et le renversement de la société. Où faut-il chercher la source de cette accusation?

D'abord le christianisme est une religion nouvelle, non consacrée par le temps. Par ce seul fait, aux yeux des Romains, elle est discréditée. N'avoir pas pour soi les siècles c'est *à priori*, une preuve qu'on est entaché d'erreur, qu'une ~~preuve~~ *sacrilège* inavouable vous a mis au jour. Rome, elle, avec sa religion, remontait jusqu'à l'antiquité perdue dans les ombres où elle n'existait encore que dans la pensée du héros de Virgile; et chacun de ses enfants, en mettant le pied dans l'*atrium* et en contemplant les images de ses ancêtres, croyait voir défiler devant ses yeux éblouis la vaste succession d'années qui avaient fondé son empire éternel. Le christianisme venait de naître. « Il y a, » dit Celse au commencement de son *Discours véritable*, « une nouvelle

(1) *Passio Sancti Fereoli*, 3.

(2) Dom Thierry Ruinart, *Acta primorum Martyrum sincera et selecta*, etc., anno 180.

(3) *Id.*, *Acta sinc.*, anno 250.

race d'hommes nés d'hier, sans traditions antiques..., qui se fait gloire de l'exécration commune : ce sont les chrétiens..... Toutes les nations les plus vénérables par leur antiquité sont d'accord sur les principes essentiels... Leurs sages, leurs législateurs, Linus, Orphée, Musée, Zoroastre et les autres, sont les plus anciens fondateurs et interprètes de ces traditions, et les maîtres de toute culture... Venu après les anciens sages, Moïse s'est instruit à leur école, » et c'est de Moïse qu'est née « la tige d'où viennent de sortir les chrétiens (1). »

Les Juifs, au moins, ont une religion qui a résisté à l'influence destructrice du temps. « Les Juifs, il y a de longs siècles, se sont formés en un corps de nation, ont établi des lois à leur usage, qu'ils retiennent encore aujourd'hui. La religion qu'ils observent, quoi qu'elle vaille et quoi qu'on en puisse dire, est la religion de leurs pères. En y restant fidèles, ils ne font rien que ne fassent aussi les autres hommes, qui gardent chacun les coutumes de leur pays... Chacun doit garder les coutumes religieuses de sa nation (2). » Tacite s'explique quelque part de la même manière sur le culte juif : « Cette religion, » dit-il, « quelle que soit son origine, a pour défense son antiquité. » Cæcilius, dans l'*Octavius*, exprime la même idée, quand il accorde au culte juif cette circonstance atténuante qu'il est le culte d'une nation (3). M. Aubé remarque (4) que cet argument de l'ancienneté de la tradition est si fort et s'impose si naturellement à l'esprit que Tertullien, lui aussi, s'en est servi contre les diverses sectes gnostiques, et ne

(1) *Cont. Cels.*, I, 1.

(2) *Ibid.*, V, 25.

(3) *Oct.*, 10.

(4) *Hist. des perséc. de l'Eglise*, t. II, p. 94.

craint pas de dire que leur nouveauté fait leur condamnation. Cæcilius, dans son argumentation contre les chrétiens, ne se place jamais sur le terrain du vrai et du faux ; aucun critique païen, en matière religieuse, ne l'a fait, ni pour le polythéisme, ni contre le christianisme. Lucien proclame que la vérité est une divinité fuyante et cachée dont nul n'a jamais vu la face. Il fait profession d'ignorer où elle est et ce qu'elle est (1). Le vrai et le faux en soi ne doivent pas servir de critère ; le vrai critère, c'est le fait palpable d'un établissement national et consacré par le temps. « Cette maxime essentiellement conservatrice, née d'un réel esprit de paix et de large conciliation, Rome conquérante s'en était partout inspirée. Nulle part, dans le cours de son histoire, on ne voit la force romaine au service du prosélytisme et travaillant à établir l'unité religieuse en même temps que l'unité politique (2). » C'est ce culte de l'ancienneté qui explique le respect des Romains pour le monothéisme exclusif des Juifs. Leurs coutumes religieuses existaient depuis un temps immémorial ; ils étaient une race qui avait eu sa place sur la carte du monde romain, et qui gardait le prestige que donne l'antiquité des traditions. Aussi, malgré la haine profonde et le souverain mépris de Rome pour ce peuple opiniâtre, bizarre, séparé du reste du monde et attaché au gain, il n'en fut pas moins l'objet de plusieurs privilèges : ainsi il était exempté des charges qui eussent pu le gêner dans l'exercice de sa religion. On sait de même qu'Auguste avait ordonné que, pour les Juifs, les distributions d'argent et de blé, à Rome, dans le cas où elles tomberaient sur un sabbat, seraient renvoyées au lendemain. Il fallut des raisons purement politiques, des soulèvements

(1) *Piscator*, 16.

(2) Aubé, ouvr. cité, t. II, p. 405.

ou des révoltes de la part des Juifs, comme dans la grande guerre de Judée (65-70) ou lors de l'agitation causée par Bar-Cocaba sous Hadrien (135), pour que les Romains prissent les armes contre eux.

Comment, en outre, les chrétiens ne seraient-ils pas des ennemis de l'Etat? Le trait distinctif de leur caractère est l'esprit de révolte, la passion de la nouveauté et des disputes. Et ici nous rencontrons, sur les divisions ecclésiastiques et les chicanes des chrétiens, une accusation qui est particulière à Celse; elle ne se rencontre pas ailleurs. — D'abord, le christianisme doit sa naissance récente à une révolte : « Les Juifs insoumis, » dit Celse, « firent schisme autrefois et se séparèrent des Egyptiens, avec lesquels ils faisaient corps, par mépris pour la religion nationale. Or, ils ont à leur tour subi la pareille de la part de ceux qui se sont attachés à Jésus et ont cru à lui comme au Christ. Des deux côtés, l'esprit de parti a été la cause des nouveautés. Il a fait que des Egyptiens se sont séparés de la mère patrie pour devenir Juifs, et qu'au temps de Jésus, d'autres Juifs se sont détachés aussi de la communauté juive et se sont mis à la suite de Jésus (1). » La religion du Christ porte cette tache à son berceau. Elle est sortie d'une révolte, et n'est rien de plus qu'une faction. Quoi d'étonnant qu'elle prenne en haine ses dominateurs et médite dans l'ombre leur destruction?

Du reste, cette tache originelle, les chrétiens l'ont gardée. Ils ont conservé les passions exclusives et l'esprit étroit qui ont enfanté leur doctrine. Depuis qu'ils se sont multipliés et sont devenus foule, « ils se sont partagés et divisés en sectes, dont chacune prétend faire bande à part, comme ils

(1) *Cont. Cels.*, III, 5, 7.

le voulaient primitivement. Ils se séparent de nouveau du grand nombre, se condamnent les uns les autres, n'ayant plus de commun, pour ainsi parler, que le nom, s'ils l'ont encore. C'est la seule chose qu'ils ont eu honte d'abandonner ; car, pour le reste, les uns ont une doctrine, les autres une autre (1). — Ils se chargent à l'envi les uns des autres de toutes les injures qui leur passent par la tête, rebelles à la moindre concession pour le bien de la paix, et animés les uns contre les autres d'une haine mortelle (2). » — Sur la division de l'Eglise en sectes, Celse n'exagère rien. De son temps, l'absence de hiérarchie au sein de l'Eglise, l'extension prodigieuse des idées millénaires, les excroissances infinies des doctrines mystiques et ascétiques, avaient jeté la société chrétienne dans l'anarchie : il faudra la dure main de l'épiscope pour retenir sous le joug les volontés individuelles. C'est là l'éternel danger du libre examen, qui déchire, pour des vétilles, le corps de Christ, tarit ses forces dans des luttes intestines quand mille champs de bataille s'offrent au dehors, et s'attire un inéluctable discrédit de la part du monde, spectateur de ces rivalités entêtées et minuscules qui toujours s'abritent sous le nom du Roi débonnaire. Les sectes, au second siècle, sont innombrables. Sans parler du gnosticisme avec tous ses rameaux et du montanisme qui, quelle que soit la date exacte de son apparition, était certainement né quand Celse écrivit son *Discours véritable* (3), nous mentionnerons cette multitude d'infimes partis religieux, qui, du sein du paganisme, avaient, en Orient surtout, fait irruption dans l'Eglise. « L'immense

(1) *Cont. Cels.*, III, 10, 12.

(2) *Ibid.*, V, 63.

(3) Voir, pour le montanisme, Renan, *Marc-Aur.*, p. 209 (note), et, pour Celse, Aubé, ouvr. cité, t. II, p. 172 et suiv.

confusion d'idées qui régnait en Orient, » dit M. Renan (1), « amenait un syncrétisme général des plus étranges. Des petites sectes mystiques d'Egypte, de Syrie, de Phrygie, de Babylonie, profitant d'apparentes ressemblances, prétendaient s'adjoindre au corps de l'Eglise et parfois étaient accueillies. Toutes les religions de l'antiquité semblaient ressusciter pour venir au-devant de Jésus et l'adopter comme un de leurs adeptes. Les cosmogonies de l'Assyrie, de la Phénicie, de l'Egypte, les doctrines des mystères d'Adonis, d'Osiris, d'Isis, de la grande déesse de Phrygie, faisaient invasion dans l'Eglise. » Les sectes adoratrices du serpent, qui pullulaient alors, avaient introduit, syncrétisme monstrueux, l'objet de leur culte dans la religion du Christ. Citons, à titre d'exemple, la célébration de l'Eucharistie chez ces sectes ophiolâtres : des serpents apprivoisés et enfermés dans des boîtes étaient invoqués ; on ouvrait le couvercle de la cage, et le nouveau dieu sortait, rampait jusque sur une table où étaient disposés les pains employés dans le sacrement, et s'entortillait tout autour. Le sacrifice était alors parfait : le pain était distribué aux fidèles, qui adoraient le Christ dans le serpent ou Agathodémon. Voilà jusqu'où allait le fusionnement des associations païennes les plus folles avec la religion spiritualiste de Jésus ; et telle était la multiplication indéfinie des sectes.

Celse connaît ces divisions de l'Eglise : il en énumère plusieurs (2). Il a pu en être instruit, soit par sa propre observation, soit par ses entretiens, soit aussi, et le plus souvent, par leurs écrits mêmes ; car on sait que sa curiosité intellectuelle avait presque tout embrassé. Il avait lu bon nombre de livres de l'Ancien Testament et du Nouveau,

(1) *Marc-Aur.*, p. 131.

(2) *Cont. Cels.*, V, 61-63.

notamment l'évangile de Matthieu auquel il fait plus d'une fois d'évidentes allusions ; d'ailleurs, lui-même montre qu'il n'ignorait pas les ouvrages des hérétiques par une citation qu'il fait d'un *Dialogue céleste*, écrit marcionite qui ne nous est connu que par ce fragment du *Contra Celsum*. L'ami de Lucien est dans le vrai quand il reproche à ces partis religieux de redoubler entre eux de sophismes et de calomnies ; l'animosité régnait dans leurs aigres querelles (1). C'est ce qui faisait dire plus tard, vers 367, mais avec beaucoup d'exagération sans doute, à Ammien Marcellin, qu'il ne connaissait pas de bête sauvage aussi funeste à l'homme et aussi enragée contre lui, que l'étaient la plupart des chrétiens les uns contre les autres (2). Il suffit, du reste, de se rappeler que, de tout temps, les disputes religieuses, peut-être parce qu'elles débattent les croyances les plus intimes de l'âme humaine, sont les plus opiniâtres et, souvent, les moins charitables ; les « haines théologiques » ne sont-elles pas passées en proverbe ?

Toutefois, Celse triomphe un peu complaisamment et trop vite des discordes et de la prétendue dislocation de l'Eglise. Car s'il connaît les hérétiques, lesquels se parent du nom de chrétiens sans l'être beaucoup souvent, il connaît aussi ce qu'il appelle la « grande Eglise (3), » et là il sait qu'il y a de l'unité et de la cohésion ; il ne se serait pas donné la peine d'écrire si longuement sur des sectes qu'il couvre de mépris. — Si le christianisme renferme dans son sein des docteurs qui interprètent diversement ses dogmes, c'est,

(1) Voir l'Anonyme dans Eusèbe, V, XVI, 14, 15, 22 ; XVIII. Pour les calomnies, par exemple, concernant la fin honteuse de Montan, voir Jérôme, *Epist. ad Ctesiphontem*, 43.

(2) *Rerum gest. libri XXXI* : XXII, 5, 4 ; XXVII, 3, 12.

(3) *Cont. Cels.*, V, 59.

comme le fait remarquer Origène , parce qu'il a horreur de l'uniformité , et « qu'il est dans la nature de tout ce qui est bon et utile d'être soumis à des discussions et de produire des sentiments divers... ; la médecine , la philosophie , la loi mosaïque ne cessent pas d'être estimables quoiqu'elles aient donné naissance à des opinions différentes. Quant à certaines sectes que Celse semble connaître , telles que les ophites et les caïnites , avec lesquelles nous n'avons rien de commun , on aurait tort d'en tirer des conséquences contre nous , » pour prétendre que « le fondement de notre religion est la révolte (1). »

Le reproche fait aux chrétiens d'aimer la chicane , de se complaire dans l'insoumission et de transporter dans la société civile leurs querelles intestines , pouvait provenir aussi des discussions publiques qui éclataient de temps en temps entre les apologistes et les fidèles d'un côté , et les philosophes de l'autre. Les sarcasmes ne manquaient pas aux deux partis , non plus que les insultes ou les plaisanteries insipides. Justin lui-même prit part à ces ardentes polémiques ; il était secondé par son disciple Tatien , esprit passionné , se tenant toujours aux extrêmes , ennemi acharné de l'hellénisme. Voici , par exemple , comment ce dernier traite la philosophie païenne : « Quelles sont les grandes et les admirables actions de vos philosophes ? Ils négligent de couvrir l'une de leurs épaules , laissent pendre une longue chevelure , cultivent leur barbe , et portent des ongles de bêtes fauves. Ils disent bien qu'ils n'ont besoin de rien ; cependant , nouveaux Protées , ils recourent au tanneur pour faire leur besace , au tisserand pour faire leurs habits... , au riche et au cuisinier pour satisfaire leur gourmandise. O

(1) *Cont. Cels.*, III, 12-13.

homme ! semblable au chien , tu ne connais point Dieu et tu imites les bêtes ! tu cries en public , plein de confiance dans la générosité du riche , et si tu ne reçois point ce que tu attends , tu te venges toi-même en l'accablant d'injures ; ainsi la philosophie est pour toi un art de faire fortune. Suis-tu la doctrine de Platon ? dès lors l'Epicurien te fait ouvertement la guerre. Es-tu partisan d'Aristote ? tu es en proie aux injures d'un disciple de Démocrite... Vous passez d'une doctrine à l'autre sans vous entendre , et vous combattez ceux qui s'entendent (1). » Ce passage est le reflet des disputes dont Rome et les autres villes de l'empire devaient être le théâtre , et laisse deviner les ardentes luttes qui s'engageaient entre les représentants des deux religions. Ainsi, nous pouvons supposer que du trouble se produisit plus d'une fois à Rome à l'occasion des discussions publiques qui eurent lieu entre Justin ou son disciple et le philosophe cynique Crescent ou Crescens. Justin ne ménageait pas ses termes : au dire de Tatien , il traitait ses adversaires d'intempérants et d'imposteurs (2), et leur reprochait le paiement qu'ils recevaient de l'empereur. Quant à Crescent, il l'appelait faux témoin et écornifleur. Le philosophe répondait aussi injurieusement ; mais protégé par l'Etat , il put impunément accabler l'apologète de Sichein , qui , seul et désarmé , tomba sous le coup des dénonciations de son ennemi. — A côté de Justin et de Tatien, plaçons Hermias, qui écrivit un traité intitulé *Diasyrmos* (sarcasme) (3) et connu sous le nom de « *Les philosophes raillés*. » On pourrait l'appeler , s'il était moins recherché , un Lucien chré-

(1) *Adv. Græc.*, 25.

(2) *Ibid.*, 19.

(3) Publié pour la première fois avec une traduction latine en 1553 , à Zurich : *Hermiæ philosophi irrisio gentiliū philoophorum*.

tien. Il s'attache à montrer les perpétuelles contradictions des philosophes et les différences radicales qui les séparent et suscitent entre eux des guerres continuelles : c'est une revue de tous les systèmes philosophiques, d'où il sort « harassé et le vertige à la tête (1). » On voit à quels propos excessifs se livraient les adversaires des deux camps, et combien ils devaient par là occasionner des rixes fâcheuses et troubler la paix publique.

Enfin, la haine des Juifs pour les chrétiens devait aussi faire taxer ces derniers d'esprits insubordonnés. C'est sans doute cette antipathie qui inspira la fable du soldat Panthera et de la fille perdue, desquels serait né Jésus, fable qui resta traditionnelle chez les Juifs (2) et dont les païens s'emparèrent (3). Les Juifs, en maints endroits, en voulaient à mort aux chrétiens : « Hélas ! » s'écrie Justin (4), « vous avez fait mourir le juste ; autrefois, vous mettiez à mort ses prophètes, et aujourd'hui vous accablez d'outrages ceux qui espèrent en lui... ; vous les chargez de malédictions dans vos synagogues. Toutes les fois que vous avez pu nous égorger, vous l'avez fait. Ce qui enchaîne votre bras, c'est la crainte de ceux qui vous dominent aujourd'hui. » Et ailleurs, s'adressant aux païens (5) : « Ils se montrent, comme vous, nos ennemis, nos persécuteurs, ne manquant jamais l'occasion de nous livrer aux supplices et de nous faire mourir quand ils en ont le pouvoir : témoin ce qu'ils ont fait récemment. Dans la dernière guerre contre les

(1) 6.

(2) Voir Mishna, *Jebamoth*, IV, 13 ; le traité *Sabbath*, 104 b. ; Talmud de Jérus. *Abadas*, *Sereth*, 9 ; et le pamphlet juif, *Toledoth Iéschou*, publié en 1681, à Altdorf, par Wagenseil.

(3) *Cont. Cels.*, I, 28.

(4) *Dial.*, 16.

(5) *Apol.*, I, 31.

Juifs, on a vu le chef des révoltés, Barcochébas, tourner toute sa fureur contre les seuls chrétiens et livrer aux plus cruels tourments ceux qui refusaient de nier le Christ et de blasphémer contre lui. »

C'est aussi dans ce sens qu'il faut, croyons-nous, interpréter le fameux passage de Suétone : « Judæos, impulsore Chresto, assiduè tumultuantes Româ expulit (Claudius) (1). » Paul Orose (2) se range aussi à cette opinion, d'après un fragment de Josèphe aujourd'hui perdu. Il est en effet, difficile de comprendre comment un personnage absolument inconnu, dont on n'a aucune trace, aurait pu produire de pareils troubles parmi les Juifs, au sein de la forte organisation romaine. La disparition du texte de Josèphe s'explique par ces considérations, d'abord, qu'il a subi en d'autres endroits des mutilations ; ensuite, que les Juifs ont pu supprimer le passage en question, alors que le christianisme vainqueur leur reprochait d'avoir fait appel dès l'origine à la force romaine contre lui. Le seul embarras est l'orthographe de *Chresto* pour *Christo*. Or, nous savons, d'après Tertullien (3) et Lactance (4) que les païens disaient tantôt *Chrestiani* ou *Christiani*, par ignorance ou par moquerie. Du reste, M. Aubé a relevé plusieurs inscriptions à l'église Santa-Maria-in-Trastevere de Rome, d'après lesquelles il est à peu près acquis que cette forme était parfois usitée par les chrétiens eux-mêmes ; ainsi, il a lu sur une pierre tumulaire : *Chrestianus ministrator* (5). — Les chré-

(1) *Claud.*, 25.

(2) *Hist.*, VII, 6.

(3) *Ad nat.*, I, 3 : « Corruptè a vobis Chrestiani pronuntiamur. »

(4) *Inst. div.*, IV, 7 : « Immutatâ litterâ, Chrestum solent dicere. »

(5) Saint Justin, p. 42 (note). — Récemment, M. Lutteroth a ingénieusement expliqué le passage de Suétone en rattachant les troubles de Rome à l'ambassade des Juifs d'Alexandrie, présidée par Philon, et en

tiens, en entrant dans une ville pour y prêcher l'Evangile, se heurtaient à l'esprit étroit, au fanatisme, à l'intolérance des Juifs, qui, en outre, étaient excités par des coreligionnaires venus de Judée pour entraver l'extension du christianisme paulinien. Qu'on se rappelle que, lors de la comparution de Paul devant le sanhédrin, le souverain sacrificateur Ananias ordonna de le frapper (1); on sait avec quelle haine aveugle les Juifs poursuivaient le grand apôtre. A Antioche de Pisidie, à Icone, les Juifs couvraient les disciples du Christ d'injures, animaient contre eux les esprits des Gentils, et occasionnaient des attroupements et du tumulte (2).

Nous venons de voir que Celse accusait les chrétiens de s'être partagés en une foule de sectes, ce qui trahissait chez eux un esprit d'insubordination et un ardent amour de tout ce qui était nouveau. Comme nous l'avons dit plus haut, cette accusation ne se rencontre que sous la plume de l'auteur du *Discours véritable*. Ce qui, en effet, avait surtout frappé les païens, c'était l'union profonde des chrétiens entre eux. Et à cet autre point de vue, ceux-ci apparaissaient comme un corps bien constitué, dont tous les membres, ligüés contre l'Etat, vivaient des mêmes pensées et des mêmes aspirations. « Ils s'appellent frères, » dit Lucien (3); « ils considèrent le malheur qui frappe l'un d'eux comme un malheur public, et s'évertuent à aider celui qui est

considérant ce Chrestus comme un Juif qui aurait pris, suivant l'habitude, un nom romain. D'après cet auteur, le mot *impulsore* ne peut signifier : « à l'occasion de... », mais seulement : « à l'instigation de... » ; ce qui ne nous a pas paru démontré (*Revue théol. Mont.* Janv., 1881).

(1) Actes, XXIII, 2.

(2) Actes, XIII, 45 ; XIV, 2 ; XVII, 5-9.

(3) *Alexander*, 25, 38.

frappé. » Dans son *De morte Peregrini* (1), le philosophe de Samosate montre les chrétiens accourant vers Peregrinus, qui venait d'être mis en prison; ne pouvant le délivrer, ils lui rendirent au moins tous les soins possibles; dès le matin, devant la porte de la prison, stationnait un groupe de vieilles femmes, de veuves et d'orphelins; et même les fidèles de certaines villes d'Asie lui envoyèrent à frais communs des députés et des avocats. « Voyez comme ils s'aiment! » — Les catacombes romaines, en effet, sont remplies des témoignages de l'affection et de la tendresse qui unissaient les membres du foyer et de la grande famille chrétienne. Comme le contraste était de nature à frapper la société païenne, si corrompue et qui avait laissé se briser les liens les plus doux et les plus sacrés! Tertullien relate cette accusation: « On flétrit, » dit-il, « le nom de frère que nous nous donnons mutuellement (2). »

Cette fraternité subsistait même après la mort; les vivants restaient en communion avec les défunts. Les païens et les juifs accusaient les disciples du Christ de révérencer les martyrs plus que le Christ lui-même (3). Ceux qui avaient donné leur vie plutôt que de renier l'Evangile étaient, on le sait, ensevelis avec des raffinements de luxe qui contrastaient avec la simplicité ordinaire des chrétiens. Lucien montre les fidèles se précipitant sur le bûcher de Peregrinus pour recueillir quelque reste du feu, ou un souvenir quelconque de ce héros de la foi (4). A l'anniversaire de la mort des martyrs, qu'on appelait l'anniversaire de leur naissance pour la félicité éternelle (*dies natales* ou *natalitia martyrum*),

(1) 11, 13.

(2) *Apol.*, 39.

(3) Lettre des fidèles de Lyon (Eusèbe, V, I, 61).

(4) *De Morte Pereg.*, 12, 13, 16, 39.

on se rendait à leur tombeau , on y lisait le récit de leurs souffrances, et on y célébrait le mystère eucharistique , en communion avec eux. Le culte des reliques était là en germe ; la vénération pour les martyrs était poussée trop loin. Aussi les gnostiques Basilide et Héracléon protestaient-ils contre ces honneurs immodérés , et, tombant eux-mêmes dans un autre excès, conseillaient-ils, dans les moments de persécution , de renier la foi , alléguant que Dieu n'exigeait pas des siens le sacrifice de la vie.

Cette union profonde de tous les chrétiens faisait d'eux comme un bataillon qui cherchait, dans l'obscurité et le silence, à augmenter ses rangs. Leur prosélytisme était ardent , et on comprend que les Romains en fussent terrifiés. L'étonnante multiplication des fidèles dans les deux premiers siècles s'explique avant tout par ce fait que chaque chrétien était un missionnaire, un apôtre intrépide. De là la fureur des païens qui les accusaient d'introduire la division dans la famille et de briser les liens de la nature : on se rappelle cette femme chrétienne, dont parle Justin , qui, désespérant de convertir son mari, se sépara de lui (1). Les chrétiens, dit Celse, pénètrent dans l'intérieur des familles, et enseignent « qu'il ne faut écouter ni le père ni les précepteurs, mais que c'est eux seuls qu'il faut croire ; que ceux-ci sont des fous , qui ne savent ce qu'ils disent ; qu'ayant l'esprit perdu d'extravagantes visions, ils ignorent le vrai bien et sont incapables de le faire ; qu'eux seuls savent à fond comment on doit vivre ; que les enfants se trouveront bien de les suivre , et que par eux le bonheur viendra sur toute la famille (2). » Ce portrait est pris sur le vif. Comme le Romain, passionné pour la règle et l'ordre, devait voir avec

(1) *Apol.*, II, 2.

(2) *Cont. Cels.*, III, 55.

colère ces attaques souterraines de l'édifice social par la lie même du peuple !

Si les chrétiens sont les ennemis de l'Etat, c'est pour une autre raison encore, plus profonde : pour eux, la terre n'est rien ; ils méprisent la vie présente et soupirent après la fin. Le chrétien, c'est le Stylite qui s'exile sur sa colonne. On retrouve là l'éternel reproche fait au christianisme. Les chrétiens se considèrent comme étrangers et voyageurs ici-bas : pourraient-ils donc être des patriotes ou s'intéresser aux affaires du monde ? Dans cette secte qui détachait ses partisans de la chose publique pour élever leurs regards vers l'invisible, tout naturellement le paganisme reconnaissait une ennemie de ses institutions, dont il était si fier. « Ces malheureux, » dit Lucien, « s'imaginent qu'il y aura pour eux une vie éternelle, ce qui leur fait faire bon marché de la vie et des biens de ce monde (1). »

La mort est pour eux une fête ; et l'antiquité ne comprenait pas ce sacrifice de la vie pour rester fidèle à ses convictions. Lucien ne manque pas de couvrir de ses persiflages ce que nous tenons aujourd'hui pour sublime (2). Les chrétiens, il est vrai, poussaient l'amour du martyre jusqu'à l'exaltation. On avait bien vu des prêtres de Cybèle ou de Bacchus, en Asie Mineure, en Syrie, en Thessalie, se flageller jusqu'au sang et se mutiler ; mais aller au devant de la mort, calme et rayonnant, quelle folie ! En Asie, les chrétiens avaient réellement soif de la mort ; la condamnation était leur plus beau titre de gloire : ne pouvait-on pas mourir pour celui qui avait donné sa vie afin de sauver l'humanité ? Vers l'an 184, le proconsul de cette contrée,

(1) *De Morte Peregr.*, 11, 13.

(2) *Ibid.*, 24, 30.

Arrius Antoninus , ayant ordonné de poursuivre les chrétiens , vit une foule de fidèles accourir en masse à son tribunal demandant la mort. « Allez-vous-en, misérables, » s'écria le proconsul ; « si vous tenez tant à mourir , vous avez des précipices et des cordes (1). » Justin nous décrit en plusieurs passages de ses livres les chrétiens comme des victimes n'attendant que la mort. « Plus, » dit-il, « on nous fait souffrir de maux, plus on voit se multiplier le nombre des fidèles. Le vigneron taille sa vigne pour la faire repousser... : il arrive la même chose au peuple de Dieu , qui est comme une vigne fertile , plantée de sa main (2). » L'ivresse du martyre fut surtout contagieuse chez les montanistes , en Afrique principalement : d'après eux , le chrétien , non seulement ne doit pas fuir la persécution , mais il doit la chercher ; le martyre est le complément nécessaire de la vie chrétienne ; c'en est la perfection ; il est honteux de mourir sur son lit. Même théorie chez les gnostiques. Mais c'est dans les lettres d'Ignace d'Antioche que ce délire du martyre est le plus extravagant. Prisonnier, « il craint les démarches que, par un zèle mal entendu , les chrétiens pourraient faire en sa faveur ; il caresserait plutôt les bêtes pour les décider à le dévorer et au besoin les y contraindrait. Le martyre lui semble l'unique moyen d'entrer en communion parfaite avec Dieu et le Christ, et il lui attribue une vertu rédemptrice pour les fidèles (3). » L'Eglise orthodoxe fit les plus vigoureux efforts pour combattre ces folies. Clément d'Alexandrie leur oppose la foi vraie de l'Evangile : « Ce n'est pas le martyre, dans l'ordinaire acception du mot, mais le martyre spirituel, que le Seigneur nous

(1) Tertullien, *Ad Scap.*, 5.

(2) *Dial.*, 110.

(3) *Encyclop. Lichtenber.* (Ignace d'Antioche).

ordonne... Les gnostiques sont des homicides d'eux-mêmes... Ils ne possèdent pas le sceau du martyre selon la foi, puisqu'ils se livrent volontairement à une mort stérile (1). »

Les chrétiens ajoutent à la recherche de la mort une pose théâtrale, un certain mélange de faste tragique : c'est là un des reproches que les philosophes leur adressent. Epictète, Marc-Aurèle, Ælius Aristide (2) comparent la manière dont les chrétiens acceptent la mort à celle de ces cyniques, vains et fats, qui étaient avides de morts théâtrales, afin de faire parler d'eux, et en particulier à Peregrinus. Ce philosophe, originaire de Parium sur l'Hellespont, et dont Lucien a raconté l'histoire, se jeta vivant dans un bûcher allumé de ses mains, aux jeux de la 236^e Olympiade (16 juillet 165), près d'Olympie, infatué qu'il était de son rôle et voulant transmettre son nom à la postérité. Aux yeux de son historien, les chrétiens sont des fous de même ordre, quand ils vont au-devant de la mort ; aussi est-il parfaitement inutile de les persécuter : les ramènerait-on à la raison par les supplices ? — Inutile de faire remarquer combien cette accusation était, sauf de très rares exceptions, absolument gratuite. Rappelons seulement l'admirable humilité des martyrs de Lyon. « Ces héros, » dit M. Renan, « qui... avaient affronté les bêtes, dont le corps était couvert de brûlures, de meurtrissures, de plaies, n'osaient s'attribuer le titre de martyrs, ne permettaient même pas qu'on leur donnât ce nom. Si quelqu'un des fidèles, soit par lettre, soit de vive voix, les appelait ainsi, ils le reprenaient vivement... Ils n'étaient que de modestes et humbles con-

(1) *Strom.*, IV, 4.

(2) Epict. (Arrien), *Dissert.*, IV ; VII, 6. — Marc-Aur., XI, 3. — Arist., *Orat.*, 46.

fesseurs, et ils demandaient à leurs frères de prier sans cesse pour qu'ils fissent une bonne fin (1). »

Les chrétiens, vivant perpétuellement dans l'attente de la mort, ne prennent aucune part aux fêtes païennes, ni à ce qui fait l'occupation journalière des Romains ; ils condamnent le mariage et exaltent le célibat. « Vous vivez, » leur dit Cæcilius (2), « dans la crainte et la tristesse, volontairement étrangers à nos joies, à nos solennités, à nos spectacles, à nos repas publics. » Les spectacles de la scène, de l'amphithéâtre ou du stade, c'était là, avec les fêtes de toute nature, la vie même des anciens. L'attrait était irrésistible : on connaît l'histoire que rapporte saint Augustin dans ses *Confessions* (3). Un de ses amis, Alypius, jeune chrétien, est entraîné par ses camarades païens à l'amphithéâtre. Alypius jure d'assister de corps au spectacle, mais non d'esprit, et il ferme les yeux. Tout à coup, monte de l'arène une clameur immense : la curiosité le ronge, il ouvre les yeux : il est presque retombé dans le paganisme, enivré de cette volupté sanguinaire. — Les chrétiens sont donc tout au moins inutiles à la société. Du point de vue païen, c'était la conclusion naturelle. Tertullien répond : « Nous ne sommes point des brahmanes, des gymnosophistes enfoncés dans les forêts et comme exilés de la vie... Avec vous, nous fréquentons le forum, les bains, les boutiques... Nous naviguons avec vous, nous portons les armes, nous cultivons la terre, nous louons nos bras pour votre usage (4). »

Mais il y a plus. Le christianisme se pose comme un en-

(1) *Marc-Aur.*, p. 327.

(2) *Oct.*, 12.

(3) *VI*, 8.

(4) *Apol.*, 42.

nemi décidé du culte rendu aux empereurs et aux dieux. Crime de lèse-majesté et crime de sacrilège, c'est tout un ; ils sont associés, nous l'avons vu plus haut, dans le jugement de saint Symphorien : « Majestatis sacrilegium perpetrasti. » Ulpien, d'ailleurs, le dit formellement (1) : « Proximum sacrilegio crimen est quod majestatis dicitur. » Les chrétiens n'honorent pas les dieux de l'Etat, et ne veulent pas prêter serment au nom de l'empereur ni offrir des sacrifices en son honneur. « Refusent-ils, » s'écrie Celse, « d'observer les cérémonies publiques et de rendre hommage à ceux qui y président ; alors qu'ils renoncent aussi à prendre la robe virile, à se marier, ... et que la terre soit débarrassée de cette engeance. Mais s'ils veulent se marier, participer aux choses de la vie, il faut qu'ils rendent à ceux qui sont chargés de tout administrer les honneurs qui conviennent (2). » Et alors le défenseur du paganisme convie ses adversaires à prendre part à des cérémonies opposées à leurs idées. « Sans doute, » dit-il, « si on voulait obliger un homme pieux à commettre une action impie, il aurait raison d'endurer tous les supplices plutôt que de le faire ; mais il n'en est pas de même quand on vous commande de célébrer le Soleil ou de chanter un hymne en l'honneur d'Athênê... En s'appliquant ainsi à toute chose, la piété devient plus parfaite (3). » Naturellement, les chrétiens repoussent cette confraternité religieuse ; et de là le nom d'athées qu'ils reçoivent du paganisme.

Les chrétiens sont des *athées* : voilà, entre toutes les ac-

(1) *Dig.*, XLVIII, 1, 4.

(2) *Cont. Cels.*, VIII, 55, 63.

(3) *Ibid.*, VIII, 24, 65, 66.

cusations que nous avons examinées, une de celles qui étaient le plus répandues. Aux yeux des païens, elle s'appliquait parfaitement aux disciples de Jésus ; car les seuls objets de leur culte, affirmait-on, étaient le soleil, un brigand crucifié ou la croix elle-même et une tête d'âne. « On croit, » dit Tertullien, « que le Soleil est notre Dieu (1). » Mais si les chrétiens sont si joyeux le jour du Soleil, c'est parce qu'il leur rappelle la résurrection de Christ (2). Celui-ci n'est pas un malfaiteur, mais un Dieu plein d'amour ; et les chrétiens n'adorent pas l'instrument de son supplice, car ils ne s'arrêtent pas à ces grossiers symboles. — Quant à cette autre calomnie, d'après laquelle les chrétiens adoraient une tête d'âne, elle avait pour auteur, assure Tertullien (3), un Juif, qui avait fait une ignoble figure à oreilles d'âne, en longue toge, le pied fendu en sabot et tenant un livre d'un air béat, avec cette inscription : *Deus christianorum ἀνοχοιτης*. Cette caricature a été découverte en Syrie (4). — Rappelons aussi le fameux *graffito*, trouvé sur une muraille d'une salle basse du palais des Césars, au mont Palatin ; il est tracé au stylet et représente un crucifix à tête d'âne ; au pied de la croix est un personnage en posture d'adoration, c'est-à-dire envoyant le baiser à la manière antique (5). Au-dessous des deux personnages se trouvent ces mots : *Alexamenos adore Dieu*. Par côté, un chrétien a écrit : *Alexamenos est fidèle*. Un soldat de la garde prétorienne aurait dessiné cette caricature, ou un affranchi du palais, ou bien encore, sui-

(1) *Apol.*, 16.

(2) Justin, *Apol.*, I, 67.

(3) *Ad Nat.*, 14.

(4) *Dict. de Martigny*, art. *Calomnies*.

(5) *Dict. des antiq. grecq. et rom.* de Daremberg et Saglio, art. *Adoratio*.

vant l'explication de M. de' Rossi, un page de la cour, qui se serait moqué d'un de ses camarades (1).

Les apologistes ont beau jeu pour montrer que les chrétiens ne sont pas des athées, et ne doivent pas être sur ce point assimilés, comme on le faisait, aux épicuriens, bien que les uns et les autres combattent le surnaturel puéril et les merveilles ridicules qu'on débitait au peuple. « Nous n'entourons pas, il est vrai, » dit Justin-Martyr (2), « vos autels d'une foule de victimes ni de guirlandes de fleurs. C'est que nous n'adorons point l'ouvrage de l'homme, placé dans des temples sous le nom de quelques divinités... Oui, nous sommes des athées, s'il s'agit de pareils dieux. Mais nous parlez-vous de cet Être, source de vérité, principe de toute vertu, ... nous ne sommes plus des athées. » Et Athénagore : « Nous reconnaissons un seul Dieu incréé, éternel, invisible... immense, que rien ne peut contenir, et qui ne peut être saisi et compris que par l'esprit et la raison, environné de lumière et de beauté, esprit tout-puissant, inénarrable, qui a tout créé, tout ordonné (3). » — Si les chrétiens n'ont pas de statues ni de temples (4), c'est que Dieu n'habite pas dans ces demeures humaines et que le culte vrai est le culte en esprit. Lucien, il est vrai, lui aussi, ne ménageait pas les religions établies; il les accablait toutes de ses railleries; mais on sentait que c'était là un jeu d'esprit individuel; il ne travaillait pas contre des institutions anciennes au nom d'une institution nouvelle. Les chrétiens, au contraire, travaillaient pour détruire : ils voulaient remplacer la vieille religion, et les païens ne s'y trompaient pas : en

(1) *Bulletino di archeol. crist.*, mai et juin 1865.

(2) *Apol.*, I, 9, 6.

(3) *Legat.*, 10.

(4) *Cont. Cels.*, VII, 62.

constatant les progrès de la prédication évangélique, ils sentaient qu'ils avaient affaire à un adversaire sérieux et redoutable. Du reste, on peut le dire d'une manière générale, le mot *athée*, pour les représentants d'une religion positive, signifie irréligion, incrédulité. Socrate n'était ni impie ni athée aux yeux de la raison, car sa vie, suivant la belle expression de Maxime de Tyr, avait été une prière continuelle; mais il l'était aux yeux du législateur et des partisans du culte officiel et national. En 619, ne brûlait-on pas à Toulouse, comme athée, le philosophe Vanini, qui professait le panthéisme, c'est-à-dire la doctrine philosophique qui est, suivant le mot appliqué à Spinoza, « ivre de Dieu ? »

Ce n'est pas seulement par le principe de leur religion que les chrétiens se montrent des adversaires dangereux des institutions nationales, religieuses ou civiles, mais encore par des déclarations explicites que les païens devaient entendre, plus d'une fois, autour d'eux. Ainsi, Tatien et tout son système apologétique ne tarissent pas d'invectives contre les arts et la culture du paganisme (1). A côté de Tatien, il faut placer les sombres prédictions sur la fin du monde et de l'empire que nous trouvons chez les montanistes. Grâce à la recrudescence des idées millénaires, Montanus affichait avec une naïve furie la haine du monde et le désir de voir disparaître la société païenne. Déjà les villes sacrées

(1) *Orat. adv. Græc.*, 22-24, 33-35. — Justin, au contraire, et toute l'école d'Alexandrie, trouvent aux dogmes chrétiens un fondement rationnel et prétendent que le christianisme avait déjà été entrevu avant J.-C. — Mélicon même, le premier, assure que les progrès de l'empire marchent de front avec ceux du christianisme et avec la tolérance des empereurs (Eusèbe, *H. E.*, IV; XXVI, 7 et suiv.).

de Pépuze et de Tymium en Phrygie devenaient la Sion idéale tant rêvée. « Les femmes quittaient leur mari comme à la fin de l'humanité. Chaque jour, on croyait voir les nuées s'ouvrir et la nouvelle Jérusalem se dessiner sur l'azur du ciel (1). » — « Les chrétiens annoncent, » dit Cæcilius, « la destruction du ciel et de la terre que nous laissons toujours comme nous les avons trouvés (2). » Enfin, on sait si les oracles sibyllins sont avares de malédictions contre la Rome courtisane et persécutrice des enfants de Dieu. Il ne faut donc pas s'étonner que les païens fissent retomber sur les chrétiens les malheurs publics. « Si le Tibre inonde Rome, » s'écrie Tertullien (3); « si le Nil n'inonde pas les campagnes; si le ciel est fermé; si la terre tremble; s'il survient une famine, une peste, on entend crier aussitôt : « Les chrétiens au lion!... » Mais, dites-moi, je vous prie, avant Tibère, c'est-à-dire avant Jésus-Christ, la terre, les villes n'ont-elles pas été éprouvées par de grandes catastrophes? » — Il faut avouer cependant, à la décharge du paganisme, que parfois les événements semblèrent lui donner raison. Ainsi, quand Marc-Aurèle monta sur le trône, son arrivée au pouvoir fut signalée par des inondations désastreuses, une famine terrible, une peste sans précédents. A ces calamités s'ajoutaient des guerres redoutables contre un révolté d'Orient, Vologèse; contre les Bretons, les Celtes et tous les peuples qui, de la mer Noire à l'Atlantique, avaient pris les armes. Marc-Aurèle, pour subvenir aux armements, se voyait contraint de faire vendre aux enchères ses propres trésors. A une époque aussi sombre et aussi tragique, bien faite pour inspirer les mélancoliques

(1) Renan, *Marc-Aur.*, p. 223.

(2) *Oct.*, 11.

(3) *Apol.*, 40.

Pensées du disciple de Fronto (1), les hommes d'Etat, les patriotes romains n'étaient-ils pas naturellement portés à penser, des chrétiens qui se désintéressaient des affaires publiques et s'efforçaient de faire le vide autour des autels des dieux, qu'ils étaient les auteurs du courroux du ciel? Ainsi s'explique la fin de l'ouvrage de Celse : le polémiste laisse le ton altier du commencement et, en présence des malheurs de l'empire, convie ceux qu'il vient de combattre à s'unir avec les païens contre l'invasion étrangère.

(1) Voir livre I^{er}, fin. Les *Pensées* furent écrites, sur les bords du Gran, dans l'expédition contre les Quades et les Marcomans (174).

CONCLUSION.

Voilà quelles furent les accusations dirigées par le paganisme contre le christianisme naissant. Secte immorale, formée de la lie du peuple, issue du culte juif, vivant dans les ténèbres, le christianisme est l'ennemi des traditions romaines. L'esprit qui l'anime est un esprit de révolte. Les chrétiens ont sans cesse les regards tournés vers « un royaume de Dieu, » après lequel ils soupirent, et qui seul leur donnera le bonheur : la terre, il faut s'en détacher toujours plus ; l'âge d'or est en avant, non en arrière ou dans le présent.

C'est comme ennemis publics que les chrétiens furent persécutés. Quand « les Galiléens, » selon l'expression d'Epictète, ne furent pas poursuivis, c'est, ainsi que nous l'avons dit plus haut, qu'ils profitèrent de la tolérance commune dont jouissaient les différentes associations romaines et, en particulier, les collèges funéraires. Mais lorsqu'ils furent persécutés, ce fut en tant qu'adversaires de l'Etat. « Le sens vrai et philosophique des persécutions, c'est la défense de l'empire et de ses institutions menacées par un insaisissable esprit nouveau (1). » Et on sait combien Rome était conservatrice et amie de l'ordre. Dans la vanité de tous les nouveaux systèmes, comme l'âme humaine a ce-

(1) Aubé, *Hist. des perséc.*, t. I, p. 403.

pendant besoin de se prendre à une croyance , le Romain se tournait , par réaction , vers le passé , s'y cramponnait ; ce passé grandissait à ses yeux : c'était l'héritage des pères , splendide héritage , qui avait toujours correspondu à la grandeur de Rome dans la mesure même où on l'avait plus fidèlement gardé (1). L'invasion des cultes orientaux à Rome n'excluait pas ce puissant instinct de conservation ; les antiques dieux du Latium restaient toujours honorés ; le vieux culte romain constitua toujours le fond de la vie religieuse (2). Et cette invasion même de superstitions étrangères montre que ce n'est pas comme telle que le christianisme fut persécuté. Le Romain n'était pas dévot , il sacrifiait tout à l'Etat ; les cérémonies : voilà sa religion , peu important les croyances et les dogmes (3). Tous ces cultes orientaux font des concessions à celui de Rome , et réciproquement : ils sont donc admis. Le christianisme , au contraire , est exclusif. Le Panthéon romain contenait tous les dieux de l'empire ; la religion de Jésus ne veut pas y entrer : c'est donc qu'elle est suspecte (4). « Ce n'est pas comme pontifes , mais comme empereurs , » dit quelque part M. Gaston Boissier , « que ceux-ci persécutaient les chrétiens. » Ce n'est pas la foi qui les poussait aux violences : qu'est-ce que la foi de Néron , de Domitien , de Trajan , d'Hadrien ? Pour eux , il n'y a pas un domaine religieux et un domaine politique. Voilà pourquoi l'empereur philosophe , Marc-Aurèle , qu'il ait lancé ou non un nouvel édit de persécution , a tout au moins toléré la célèbre persécu-

(1) *Octavius* , 6.

(2) Friedl. , ouv. cité , t. IV , p. 259 et suiv.

(3) G. Boissier , *Relig. rom. d'Aug. aux Anton.* , t. I , Introduction , chap. I^{er}.

(4) *Id.* , t. I , livre second , chap. II.

tion de 177 qui décima les Eglises de Lyon , de Vienne et d'Asie (1). Et si la dynastie des Sévères fit cesser les tribulations de l'Eglise , c'est qu'elle avait peu d'attachement pour les institutions nationales. Etant Syriens , les Sévères étaient à peu près indifférents pour la vieille tradition romaine ; ou plutôt, sous le nom de ces princes incapables ou débauchés, régnaient des femmes distinguées, — comme la femme de Septime Sévère , Julia Domna , l'inspiratrice de la vie d'Apollonius, — qui toutes étaient sorties du sanctuaire d'Emèse en Cœlésyrie , et jouissaient d'une véritable omnipotence.

Parmi toutes les accusations que nous avons passées en revue , il en est , on l'aura remarqué , qui n'ont pas vieilli. Au seizième siècle aussi , les réformés étaient tenus pour une association immorale et surtout ennemie de la patrie. Aujourd'hui encore , n'entendons-nous pas les masses et même des esprits élevés répéter sans cesse que la religion du Christ est trop austère pour l'homme du dix-neuvième siècle , une religion qui condamne au couvent , et pour laquelle la vie présente ne peut inspirer que l'indifférence ? Préjugé aveugle ! Rappelons-nous les belles paroles de Tertullien : « Nous ne fuyons pas les hommes... , nous ne rejetons rien de ce que Dieu a fait pour nous , mais nous sommes en garde contre l'excès et contre l'abus (2). »

Oui , l'attaque fut terrible contre ces obscurs « impies de la Palestine » (Ælius Aristide). C'était la réalisation de la parole du Maître : « Vous serez haïs à cause de mon nom. » Celse ne respecta aucun de ses dogmes , aucun de ses miracles ; tous les arguments de la philosophie antique

(1) Voir , sur ce sujet , M. le professeur Pédézert , *Revue chrétienne* , juin 1865 ; et G. Boissier , *ouv. cité* , t. II , p. 119.

(2) *Apol.* , 42.

furent produits. Lutte grandiose, duel formidable entre le paganisme, fier de son existence séculaire, et le christianisme hors la loi et persécuté ! Rhétorique, railleries, raisonnements, exégèse savante parfois, tout fut mis en ligne de bataille. Le rationalisme moderne remonte jusqu'à Lucien et Celse : la plupart de leurs objections sont les siennes. Et cependant la doctrine de Jésus a vaincu ; elle a fécondé et façonné notre civilisation. Quelle est donc l'explication de ce triomphe ? c'est que, — et notre imparfaite étude nous en a mieux convaincu, — le Fils de Marie a apporté au monde, vivante en sa personne, cette « parole divine, » qu'attendait Platon (*Phédon*), et « sur la foi de laquelle l'humanité peut s'embarquer, pour arriver sûrement au port. »



THÈSES

I

Il ne faut chercher dans les livres du Nouveau Testament, comme dans tous les documents écrits de l'histoire, que des *témoignages*.

II

L'union de l'Etat et de l'Eglise est incompatible avec le caractère de celle-ci.

III

La croyance en un Dieu personnel suppose la croyance au surnaturel.

IV

La doctrine de la solidarité explique seule rationnellement la Rédemption.

V

Toute morale a un dogme à sa base ; la morale chrétienne est inséparable du dogme chrétien.

VI

Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, « tout homme au

jugement sain et à la conscience délicate lui est moralement supérieur. » (BONIFAS.)

VII

La prédication de la croix est la plus grande puissance de régénération morale.

Vu par le Président de la soutenance ,

Montauban, le 24 juin 1882.

J. PÉDÉZERT.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Toulouse, le 29 juin 1882.

Le Recteur ,

C. PERROUD.

Vu par le Doyen de la Faculté ,

CHARLES BOIS.

